

**DĪANA BÉLICE**

# **LE JOUR OÙ LA TERRE A TREMBLÉ**

**2. Déracinée**



**Dominique et compagnie**



**DĪANA BÉLICE**

**LE JOUR OÙ LA TERRE  
A TREMBLÉ**

**Déracinée**

**Dominique et compagnie**

*« En partant, on apporte avec soi trois choses.  
Une terre, une souffrance et de l'espoir. »  
Papy Maurice Mbwiti*

I

16 h 45  
Mardi 2 février 2010  
Aéroport international  
Montréal-Trudeau

Voilà.

C'est fait.

J'ai quitté mon pays. Mon Ayiti<sup>1</sup> chérie. La Perle des Antilles. Le ciel qui m'a vue ouvrir les yeux pour la toute première fois. Le sol qui m'a soutenue alors que je réalisais, bancals, mes premiers pas.

Mais ma vie ne m'appartient plus depuis les décisions qui m'ont été imposées par manman<sup>2</sup>. Elle a choisi de m'envoyer en terre inconnue, à dos d'oiseau de métal. Au Canada. J'ai peur. Mais je ne peux rien y changer. Car après trop d'heures de voyage depuis l'aéroport international de Las Américas de la République dominicaine, me voilà finalement à Montréal.

---

<sup>1</sup> Haïti.

<sup>2</sup> Maman.

Après un passage aux douanes où je me suis fait poser des questions, de la même manière qu'on interroge une criminelle, on m'a enfin relâchée. Dans la foule, je me sens comme une chèvre tourmentée qui sait qu'on s'apprête à lui couper la tête.

Ça bouge sans cesse tout autour de moi.

Et ce n'est pas à cause d'un tremblement de terre. Pourtant, j'éprouve quelque chose qui se rapproche dangereusement de cet événement traumatisant.

J'ai perdu tous mes repères. Mon frère. Ma maison. Mes amis. Et là, j'ai été déracinée. Sans y avoir été préparée.

Mon cœur saigne de manière incontrôlable depuis la tragédie du 12 janvier. Je n'ai même pas eu le temps de cicatriser qu'on fouille déjà cruellement mes blessures.

Les bruits sont incessants. Ça m'agresse. Je ne les reconnais pas. L'angoissant sentiment de ne pas être à ma place m'envahit. J'ai l'impression d'avoir été catapultée dans cet univers par erreur. J'ai été envoyée ici, parce qu'on ne savait plus quoi faire de moi.

Je me sens perdue.

Je n'ai aucune idée de ce que je devrais faire. De l'endroit où il faudrait me diriger. Je ne fais que suivre la masse qui m'entraîne telle une vague monstre. Je pousse une longue expiration. Je me fais violence pour ne pas prendre mes jambes à mon cou.

Mais où irai-je donc ?

Mon menton se met à trembler. En revanche, je refuse de pleurer ; pas devant ces gens que je ne connais pas. Je ferme les yeux. Pour me donner du courage. Puis, j'entends une voix, parmi toutes les autres. Délicate. Elle fait parfaitement glisser mon nom sur sa langue. Avec les mêmes chaleur et aisance que dans mon pays.

— Cornélie ? Chérie, c'est toi ?

Je me retourne vivement. Ma panique initiale se transforme en un doux sentiment : celui d'être reconnue.

Elle est là. Tante Ketly. En chair et en os. Devant moi. Pour la première fois depuis que je suis toute jeune.

Normalement, je me serais avancée pour l'embrasser poliment sur les joues. Or, plus rien n'est routinier. J'ignore toute bienséance : je me jette dans ses bras. Et elle m'accueille. Avec un « Oh ! » que je soupçonne ému, immédiatement attendri. Elle se penche pour abandonner un baiser sur ma tête.

Et je pleure toutes les larmes de mon corps.

J'ignore combien de temps on est demeurées ainsi, sur le plancher froid de l'aéroport, mais un homme en uniforme nous a demandé de nous déplacer. Pour des raisons de sécurité, a-t-il expliqué. Ma tante ne m'a pas lâchée pour autant. Elle m'a réconfortée autant que nécessaire. Comme si les minutes qui s'écoulaient n'avaient pas d'importance.

Ça m'a fait du bien.

Et lorsque j'ai semblé m'être enfin vidée de toute eau salée, elle m'a habillée d'un accoutrement d'hiver.

D'énormes bottes, comme je n'en ai jamais vu. D'un manteau noir, long et bouffant. De mitaines, d'une tuque et d'un foulard assortis au reste.

Une fois que je suis emmitouflée, Ketly s'assure que je suis prête à affronter l'extérieur. J'acquiesce, même si c'est un mensonge.

Ma tante s'avance au travers de la foule d'un bon pas.

Et moi, je reste là, vissée sur place. La peur au ventre.

Et elle s'éloigne et s'éloigne.

Et soudainement, je n'ai plus de voix. Pour lui dire de s'arrêter. De m'attendre.

Pourtant, je refuse d'être perdue ici, en terre inconnue.

À mon grand soulagement, elle se retourne ; comme si on communiquait de manière télépathique. Elle me regarde, plantée là comme une canne à sucre par une journée sans vent. Elle rebrousse chemin dans ma direction. Et délicatement, elle attrape ma main.

— Ça va aller.

Je me laisse tirer. Comme une enfant qu'on veut forcer à prendre un bain, qui conteste et qui, pour le démontrer, se fait aussi lourde qu'un boulet. Ketly ne s'en formalise pas. Lorsqu'elle jette un œil par-dessus son épaule pour me considérer, je m'attends à des reproches.

Or, l'air malicieux, elle me sourit.

Les portes vitrées coulisent automatiquement, et elles laissent entrer une bourrasque gelée qui sonne comme si elle hurlait au loup. Je m'arrête, net. Une neige abondante



tombe, du ciel, en oblique. Mais comme si de rien n'était, Ketly se lance dans la blancheur glaciale.

Je reste scotchée derrière, sezi<sup>3</sup>.

Ketly s'éloigne de plus en plus. Mon cœur se serre dans ma poitrine. Si ça continue, je vais la perdre de vue. Prudemment, je m'avance. Puis, je décide de courir. En entendant mes pas, ma tante se retourne, et d'un cri, m'avertit :

— Non ! Marche ! C'est traître : il peut y avoir de la glace sous la neige !

Je m'arrête, soudainement engluée de crainte. C'est à ce moment que je me rends compte que je suis dehors. Dans le froid. Les pieds dans des flocons qui gisent sur le sol. Mon souffle chaud se cristallise en fumée blanchâtre aussitôt qu'il frappe l'air.

— Woy<sup>4</sup> ! Mais c'est quoi, ce pays ?

Tante Ketly m'étudie avant de se mettre à rigoler à gorge déployée. Elle se presse à mes côtés. Elle prend mon bras. Ensemble, on se dirige à petits pas, petits pas, vers sa voiture.

La situation est comique. J'ai survécu à un séisme ; ce serait stupide de me blesser, juste en tombant, alors que la terre ne s'ouvre même pas sous mes pieds.

---

<sup>3</sup> Stupéfaite.

<sup>4</sup> Expression pour communiquer la surprise.

## 2

17 h 52  
Béton

**O**n est dans l'automobile de ma tante. Il ne faut que quelques minutes pour qu'un filet de chaleur soit poussé au travers des multiples points de ventilation. J'y colle les doigts.

D'une certaine manière, ce geste me rappelle Haïti.

J'avais l'habitude d'approcher le visage des trappes, à la recherche d'un peu d'air frais. La différence, c'est que dans mon pays, peu importe la voiture dans laquelle je me trouvais, la climatisation était toujours brisée. Je devais me rabattre sur la brise, tout aussi bouillante, qui s'infiltrait par les fenêtres toutes grandes ouvertes.

C'est en silence que je me perds dans ce paysage inédit qui défile sous mes yeux. Tante Ketly m'encourage d'un sourire : « Vas-y, profite du panorama. »

J'ai le sentiment d'apercevoir de la nouveauté partout, et en même temps, de ne rien voir du tout.

Bref, je ne sais pas où donner de la tête.

Guidée par les feux appropriés, la circulation est aussi fluide qu'un cours d'eau. Les marcheurs sillonnent la

voie, l'esprit tranquille. Mes paupières papillonnent. On est à mille lieux de chez moi, là où les appareils de signalisation ne fonctionnent plus depuis des lustres.

Ce qui m'étonne encore plus, c'est l'électricité. Elle est partout et ne faiblit pas. Rien à voir avec nos black-out<sup>5</sup> constants.

— Il... il y aura de la lumière, à la nuit tombée? demandé-je.

Je ne regarde pas Ketly, mais je l'entends pousser un petit rire gentil:

— Bien sûr. Ça ne s'arrête jamais. Sauf en de rares occasions.

J'expire longuement. Ce qui est ordinaire pour eux relève, pour moi, de l'impossible.

Ketly reprend doucement la parole, comme pour ne pas me surprendre:

— Ça va, ma belle Cornélie?

— Je... je pense que oui.

Elle adopte un autre ton:

— Je suis contente que tu sois là. Tu vas vivre des choses vraiment plaisantes! Ah! On est rendues! s'exclame-t-elle.

Ketly fait virer son véhicule sur la droite. Vers un immeuble que je me penche pour observer au travers du pare-brise. Il s'agit d'une haute tour, toute en verre et en pierre grise. Ma tante presse une manette fixée à son

---

<sup>5</sup> Coupures d'électricité.

pare-soleil. Une grande porte s'ouvre. On la traverse, on s'engouffre.

Assez rapidement, tout ce que je suis en mesure de distinguer, c'est du ciment.

Mon cœur se serre dans ma poitrine. Une vague acide se répand dans ma cage thoracique.

Du béton.

La couleur n'est pas identique. Celui-là est grisâtre comparativement à celui qui avait fait de mon Haïti le théâtre d'une guerre perdue. Mais c'est du pareil au même.

C'est le même tueur.

Lorsque les maisons et les édifices se sont effondrés, ils ont emporté toutes ces malheureuses âmes.

Je me cramponne à la poignée de la portière, nerveuse. En moi, ça tourbillonne. Je réentends le « Goudougoudou » qui rappelle les entrailles de la Terre qui se mélangent. J'ai l'impression que je pourrais m'évanouir.

Pourtant, je ne dis rien.

C'est pour éviter de gâcher le joli sourire, la fierté de ma tante Ketly qui m'introduit dans son univers. Celui dont elle m'a tant parlé et qu'à la sueur de son front, elle a bâti. Pièce par pièce.

Je presse fort les paupières l'une contre l'autre. Et je prie le Seigneur pour que ça passe. Ce n'est pas le cas, même quand on monte. On entre. Je m'apaise un peu. C'est beau, chez elle. Elle m'a préparé une chambre. Pour

moi toute seule. Avec de magnifiques meubles, des vêtements propres.

On mange. En silence. Et on discute.

— Je dois déjà retourner travailler demain. Je n'ai pas le choix. Mais le frigo est plein, donc ne te gêne pas pour te servir. Je te laisse même une clé, des numéros d'urgence et un peu d'argent, ajoute-t-elle en posant le tout sur la table, après s'être levée pour récupérer la clé dans son sac à main. Si tu désires te promener, n'hésite pas ! C'est sécuritaire. À mon retour, on aura des soirées chargées. D'ailleurs, demain, tu devrais passer ton test de classement scolaire.

— Pourquoi ? Je suis en septième année...

— Ça correspond à la première secondaire. Mais le système est différent. Ils souhaitent s'assurer que ton apprentissage est équivalent.

— Ça veut dire que...

— Tu pourrais aller en classe d'accueil, pour te remettre à niveau...

Je baisse la tête, en proie à une déception sans nom. J'ai fréquemment entendu que l'éducation était particulière, ici. Or, l'idée de ne pas pouvoir être reconnue comme la bonne élève que j'ai toujours été m'effraie et me démoralise.

Ma tante semble lire dans mes pensées.

— Je comprends que ce soit désagréable pour toi, ma belle Cornélie. Je sais que tu es une étudiante hors pair. Ta

mère m'en a souvent fait part ; elle est très fière. Ça jouera en ta faveur au moment de l'examen, m'encourage-t-elle.

— Tu vas leur en parler ? proposé-je, pleine d'espoir.

Ketly soupire.

— Je peux. Avec un peu de chance, ça va faire une différence.

Elle marque une courte pause avant de poursuivre sur un ton qu'elle veut plus joyeux :

— Si tout se déroule comme prévu, tu débiterais les classes lundi ou mardi.

— Déjà ?

— Hum, hum !

Beaucoup de choses roulent dans ma tête. J'aurais cru me sentir heureuse de reprendre mes études aussi rapidement, mais les révélations de Ketly, bien malgré elle, gâchent tout. Non seulement vais-je rencontrer de nouvelles personnes, mais en plus, je devrai composer avec la possibilité de voir mon niveau scolaire révisé à la baisse.

Comme si j'étais stupide, comme si l'éducation haïtienne était mauvaise ! Inférieure à celle de ce pays.

Le temps passe à la vitesse de l'éclair. Il est 23 h 30 lorsqu'on décide d'aller se coucher.

Sans trop de bruit, je referme la porte de ma chambre. Celle que j'aurais dû partager avec ma mère, mon frère, si tout s'était déroulé comme prévu.

Je m'étends sur le lit, sur le dos. Sans trop défaire les couvertures. En fixant le plafond, la lumière éteinte, je

suis presque étonnée de ne pas trouver d'étoiles. Après tout, pendant près d'un mois, j'ai dormi à l'extérieur, avec la voûte céleste comme seule veilleuse.

Je tente de fermer les yeux.

Aussitôt, j'ai la gorge sèche. Partout, il y a de la poussière de rêves, partis en fumée, en même temps que la terre tremblait, jusqu'à satiété. J'entends les cris, de plus en plus fort. Je revois l'expression saisie de ma cousine.

Je rouvre mes paupières. Ma poitrine se soulève hâtivement; mes vêtements sont complètement mouillés. Mais je n'ose pas remuer d'un poil. Je décide de rester éveillée.

Juste au cas où tout se mettrait à bouger.

# 3

11 h 30

## La vie m'observe sans cérémonie

**J**e m'avance à l'une des fenêtres. Dehors, une fine neige tombe. Des gens déambulent, emmitouflés dans leurs manteaux. Un sourire hésitant se dessine sur mes lèvres ; je devrais aller découvrir mon nouvel univers... !

Déterminée, j'ouvre la garde-robe de l'entrée. J'enfile tous les morceaux, comme je l'ai fait pas plus tard qu'hier, à l'aéroport.

C'est long. J'ai l'impression que je ne pourrai jamais m'habituer à ce manège.

Armée de ma clé, des sous et des numéros d'urgence, je sors et verrouille derrière moi.

— À l'aventure... ! me dis-je.

Mais, pas si vite.

Insidieuse, une idée se glisse en moi : et si je m'égarais ? Et si on me demandait une carte d'identité ? Je n'ai aucun papier canadien, pour le moment.

Je me ravise et, à corps perdu, je cherche la clé. En vain. Avec ces choses qui recouvrent mes mains, c'est à croire



que je ne peux absolument rien faire. Je suis si hors de moi que je m'attaque à la porte. Je remue brusquement la poignée, mais elle ne bouge pas d'un poil.

Un cri résonne dans mon dos :

— Eille ! Toi !

Je sursaute, je me retourne.

— Déguerpis de là, ou j'appelle la police !

Mon sang ne fait qu'un tour avant de se glacer dans mes veines.

Sur ma gauche, les traits menaçants, un homme me darde d'un regard méchant. Mon cœur tombe dans mes talons. De son nouvel emplacement, il bat à une rapidité si vertigineuse que ça me fait mal.

On s'étudie de longues secondes qui semblent durer une éternité, avant que, sans réfléchir, je me lance vers l'ascenseur. Je presse et presse le bouton. La cabine ne vient pas plus vite pour autant.

L'homme s'avance d'un pas lourd.

— Tu me niaises-tu ? Tu vas tranquillement prendre l'ascenseur après avoir essayé de voler ma voisine ?

— Non... je...

— J'en veux pas, de tes explications ! Décâlisse !

Des larmes mouillent mes joues, mon foulard. Je tourne sur moi-même à la recherche d'une issue. À travers mes yeux embrouillés, je repère et pousse une porte au-dessus de laquelle est inscrit le mot « Sortie ». Elle s'écrase à grand bruit contre le mur.

Ça me rappelle celui d'une explosion.

Au grondement d'un immeuble qui va bientôt s'effondrer.

Je protège ma tête de mes mains et dévale les marches à vive allure, non sans manquer de trébucher plus d'une fois.

La voix de l'homme fait écho dans mon dos :

— Et que je te revoie pas icitte !

Aucune chance.

Après une seconde porte poussée, j'aperçois enfin la clarté éclatante de l'extérieur.

Je suis sauvée.

Dehors, c'est un froid glacial qui me happe, me saisit directement aux poumons. Je perds pied. Je glisse. Je me retrouve sur mon derrière. C'est douloureux. Des larmes roulent sur mon visage.

Au bout d'un moment, je me redresse. Lentement, prudemment. L'ego et le moral contusionnés. La vie m'observe sans cérémonie. Les gens passent leur chemin. Personne ne m'aide ni ne me demande si je vais bien.

Des sirènes résonnent au loin. Puis, je me rends compte que c'est universel ; ce son me ramène automatiquement à l'idée que la police approche. D'où ? Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est qu'il faut que je m'éloigne d'ici.

Le plus rapidement possible.

# 4

11 h 57

## L'école secondaire Henri-Bourassa

**R**endue à ce point-ci, je grelotte.  
J'ai froid. Très froid.  
Pourtant, je ne marche pas depuis bien longtemps. Seulement depuis que je me suis fait pourchasser comme une voleuse.

Je regrette amèrement mon geste. J'aurais dû rester. Attendre Ketly. Au pire, au lieu de m'emballer comme la plus grande imbécile de l'Univers, j'aurais dû retirer mes mitaines. Ça m'aurait permis d'atteindre la clé plus facilement.

Au lieu de ça, j'ai perdu mes moyens. Juste d'y penser, ça noue un poing dans mon estomac. Je me sens stupide.

Pour éviter de commettre une autre bourde, je longe le boulevard Maurice-Duplessis sans prendre de détour. Je voudrais donner un coup de fil à tante Ketly. Je me dis que je pourrais entrer quelque part et demander si je peux utiliser le téléphone. La gêne m'en empêche. Puis j'ignore si ça se fait, ici. Après tout, les gens semblent totalement

absorbés par leurs propres univers. J'ai croisé une dizaine d'individus. Aucun ne m'a regardée dans les yeux.

Mes sourires de politesse forcés sont tombés dans le vide.

Tant qu'à n'avoir rien de mieux à faire que geler, j'étudie le paysage. Tout est si différent! En même temps, je peux faire des rapprochements avec Haïti: au Québec aussi, il y a des tap-taps<sup>6</sup>. Mais ce n'est pas tout à fait pareil. Ceux qui déambulent ici ne sont pas colorés par les œuvres d'artistes locaux, comme c'est le cas chez moi. Les gens patientent à des endroits désignés et les autobus circulent continuellement. En cinq minutes, j'en ai vu deux qui se dirigeaient dans la même direction.

En Haïti, on repère un conducteur de tap-tap, et on lui demande où il va.

Les oiseaux donnent dans les tonalités foncées, comme pour s'harmoniser avec le climat. Des écureuils se baladent sur les fils électriques. Ils me rappellent les lézards qui font la loi, sur les artères de l'ancienne Hispaniola, lorsque les chiens font la sieste.

Malgré ma mésaventure, je souris devant ces découvertes; elles me distraient.

Sans que je m'y attende, une forte mélodie retentit dans l'air. Je m'arrête, la peur au ventre. J'observe la réaction des gens. Ils poursuivent leur chemin. Mon attention s'attarde de l'autre côté de la rue. Des personnes sortent d'un

---

<sup>6</sup> Autobus.

immense bâtiment. Elles sont bruyantes. Elles chantent, crient et rient.

Des jeunes ; ça ne peut être que des jeunes.

L'insouciance, la joie, qui n'a pas besoin de grandes raisons pour s'exprimer. C'est typique de ma tranche d'âge.

Une enseigne affiche : École secondaire Henri-Bourassa.

Oh.

C'est mon futur établissement d'enseignement.

Je me cloue sur place pour observer cet énorme immeuble. Je ne m'attendais pas à quelque chose de si imposant.

Les élèves affluent de toutes parts. C'est possiblement l'heure du dîner.

Je me retourne et j'aperçois un espace de modules de jeux. Un banc, aussi. Tant qu'à dévisager les autres de manière éhontée – comme les touristes que j'ai si souvent vu faire en Haïti –, je décide d'aller m'asseoir. Pour zieuter de loin.

Les manteaux à peine attachés et, à de rares exceptions près, sans tuque ni gants, ces jeunes respirent la bonne humeur.

Ils me font penser à nous, mes amis et moi.

Un petit groupe s'avance dans ma direction. Mon cœur se serre dans ma poitrine. Tout à coup, je ne sais plus comment agir. Devrais-je déguerpir ? Leur dire bonjour ? Les traiter avec indifférence ?

Dans tous les cas, je prends beaucoup trop de temps à me décider, puisque deux filles et trois garçons s'installent à même les structures de jeux. Là, tout en discutant, ils engloutissent des sandwiches. Les voir faire me rappelle ma propre faim. Mon ventre crie famine depuis un moment, déjà. Je me tortille dans tous les sens, tâchant de garder la tête bien droite. Je ne voudrais pas qu'ils croient que je suis une soumoun<sup>7</sup>...

Au moment où je me fais cette réflexion, cette fille aux longs cheveux noirs et bouclés pivote dans ma direction. Tout en mastiquant, elle m'observe avec curiosité.

Après quelques secondes à me dévisager comme une bête de foire, elle se décide à m'adresser la parole.

Et juste là, j'ai le sentiment que mon cœur pourrait exploser derrière les os de ma cage thoracique.

---

<sup>7</sup> Personne qui ne se mêle pas de ses affaires.

# 5

## 12 h 01 Alloôôôô?

— Salut ! dit-elle, bien fort, pour attirer mon attention.

Le groupe se tait. Je tourne la tête à la dérobée. Tous les regards sont braqués sur moi. Je ne réponds pas.

— Alloôôôô ? reprend-elle, en ajoutant, cette fois, un grand signe de la main.

J'ai une bouche pour m'exprimer. Pourtant, je ne souffle pas un mot. Comme une enfant qui fait des caprices. Si ma mère me voyait ! Elle me pousserait dans le dos pour que je me présente.

— Elle veut pas te parler ! dit l'un des garçons. Pourquoi tu l'embêtes ?

— Ben, je sais pas, elle a l'air toute perdue, rajoute la fille aux longues boucles foncées.

— Mêle-toi donc de tes affaires, Amaina ! renchérit une autre.

— Attends, je vais me lever.

La fille saute en bas de son perchoir. Ses pieds chaussés d'espadrilles – comment fait-elle, sans bottes ? – écrasent la neige jusqu'à ma hauteur.

Elle lance, encore plus fort, comme si j'étais malentendante :

— Aaaaall-ôôôô ?

Je redresse le menton.

— Bonjour...

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je... je prends l'air.

— T'es nouvelle dans le coin ? me demande-t-elle encore.

— Oui... je suis arrivée d'Haïti, hier...

Tout à coup, elle s'écrie :

— *Oh my God!* Pour vrai ?

— Oui...

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'informe l'un de ses camarades, sans doute intrigué par le ton dramatique de leur comparse.

Amaina — c'est son nom, je crois — répète :

— Elle est fraîchement débarquée d'Haïti !

Piquée de curiosité par la révélation de son amie, la petite brigade vient se planter en face de moi. Les filles s'installent à mes côtés, sur le banc enneigé.

— Comment tu t'appelles ? Moi, c'est Zoé, se présente celle aux cheveux blonds, courts et bouclés. Elle, c'est Amaina, et les gars, c'est Ryo, Gabriel et Roland.

J'observe ce dernier. Il se tient en retrait, la mine pincée. Tout de suite, je reconnais un frère. Il est Haïtien. Je



ne saurais expliquer pourquoi, mais entre nous, on arrive à s'identifier.

— Enchantée de vous rencontrer. Je me nomme Cornélie Démosthène.

— Wow! T'as un beau français! s'exclame celui qu'on m'a présenté comme Ryo.

Amaina lui sert une tape.

— T'es donc ben con! Tu t'attendais à quoi?

— Je sais pas, là... à ce qu'elle jase en haïtien...? propose-t-il en haussant innocemment les épaules.

Derrière lui, Roland tchipe<sup>8</sup> et lève les yeux au ciel.

— On dit créole, pas «haïtien»! Pis on s'exprime en français, en Haïti aussi. C'est dans cette langue que les cours sont donnés. Pis c'est vraiment raciste, en passant, ton commentaire!

— Oh. Désolé, j'étais pas au courant...

— Ben maintenant, tu sais, ajoute ce Roland, d'un ton ferme.

Un court silence nous enveloppe. Je le sens mal à l'aise.

— Et ta famille? Elle est avec toi? reprend Amaina.

— Non. Ma mère a dû rester là-bas, et mon frère Augustus, il... il est décédé. Il faisait la sieste quand la maison s'est effondrée...

Zoé plaque la main sur sa bouche. Les gars se regardent, l'air affligé.

---

<sup>8</sup> Dans ce cas-ci, expression de sa désapprobation envers quelqu'un en émettant un son avec sa bouche.

Puis, ça me frappe.

C'est la toute première fois que je le dis à voix haute.

Augustus, mon frère de six ans, est mort.

Pour tout dire, cette réalité ne m'a jamais quittée. Comment le pourrait-elle ? Elle flotte constamment entre les sillons de ma cervelle. C'est juste que je m'empêche de la formuler, pour éviter de me briser davantage, comme les maisons et les cœurs des gens de mon pays.

Le plus possible, je laisse ces idées dissimulées derrière un mur, dans mon esprit.

Il n'est pas très solide. Je l'avoue. Les morts le traversent à leur guise.

Je relève les yeux sur ces jeunes. Je tente de les rassurer. Ou peut-être que je le fais pour moi. Je ne sais plus.

— Je ne pense pas qu'il ait souffert...

— Tu devais capoter ! lance Zoé.

Je plisse les paupières.

— « Capoter » ? répété-je, incertaine.

Elle comprend immédiatement que j'ignore la signification de ce mot.

— Oh ! Je veux dire que tu devais paniquer. Solide, genre !

Je ne saisis pas la raison d'être de plusieurs termes dans sa phrase – « Solide » ? « Genre » ? –, mais l'essentiel est là.

— Je crois que je ne me suis pas trop affolée... il fallait garder la tête froide. Aider, c'est possible. Ma mère était blessée, aussi.

Ryo paraît incrédule.

— Comment t'as fait pour pas perdre le moral ?

Je hausse les épaules.

— Je ne sais pas. Je l'ai fait. C'est tout.

— C'est parce que t'es super forte, c'est clair ! propose  
Amaina en me faisant un sourire d'encouragement.

— Ouais, ben quand ton pays est maudit, tu t'habitues,  
lâche Roland sur le ton d'un jeune homme blessé.

Son commentaire me renvoie la balle comme un coup  
de poing en plein cœur.